

PRIX MINI  
4,99 €

# RACHEL GIBSON

**Sauve-moi !**



J'AI  
LU  
POUR elle



Sauve moi !



RACHEL  
GIBSON

# Sauve moi !

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Elisabeth Luc*





POUR **e**lle

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
RESCUE ME

*Éditeur original*  
Avon Books, an Imprint of HarperCollinsPublishers, New York

© Rachel Gibson, 2012

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2013

# 1

Le 3 décembre 1996, Sadie Hollowell se rendit coupable de la pire faute de goût. Depuis quelque temps, elle frôlait la catastrophe, mariant rayures et imprimés avec des sandales blanches dès le mois de mai. En se présentant à la fête de Noël des Texas Stars avec les cheveux plats, elle commit l'irréparable. Ce fut le coup de grâce.

Elle n'avait donc jamais entendu parler du brushing ? Si Dieu avait voulu que les femmes se coiffent aussi mal, aurait-il permis l'invention du gel, du fer à friser et de la brosse ? Au Texas, ce manque de gonflant était une abomination capillaire, un crime aussi impardonnable que détester le football américain ou les hamburgers...

Certes, Sadie avait toujours été un peu... décalée. Différente, disons. Pas folle à lier, non... Rien à voir avec Mme London, qui collectionnait les chats et les vieux journaux et tondait sa pelouse à l'aide d'une paire de ciseaux. Sadie était bien plus imaginative. À l'âge de six ans, par exemple, elle s'était mis en tête de creuser le jardin pour trouver de l'or. Comme si sa famille avait besoin d'argent... Plus tard, elle avait teint ses cheveux blonds en rose et décidé de porter du rouge à lèvres noir. C'était à l'époque où la malheureuse avait

abandonné le volley-ball. Or la règle était immuable : dans une famille texane digne de ce nom, les garçons jouaient au football américain et les filles au volley-ball.

Une autre fois, Sadie avait décrété que l'uniforme des Beaverettes, les pom-pom girls du lycée de Lovett, était sexiste et donnait une image dégradante des femmes. En matière d'apparence, elle était mal placée pour donner des leçons, avec ses cheveux plats...

Cela dit, de l'avis général, Sadie avait de bonnes raisons d'être un peu originale. Ses parents l'avaient eue sur le tard. Son père, Clive, possédait un ranch et Johanna May, sa mère, était une jeune fille de bonne famille. Lorsqu'elle s'était amourachée de Clive, tout Lovett s'en était offusqué, sans parler de l'effroi de ses parents... Son prétendant avait cinq ans de plus qu'elle et était aussi obstiné qu'une vieille mule. Issu d'une vieille famille très respectée, il était pourtant un peu rustre, il fallait bien l'avouer, au contraire de Johanna May. Reine de beauté, celle-ci enchaînait les concours avec succès, de Miss Cacahuète à Miss Texas. Elle avait même été dauphine de Miss Amérique.

Johanna May était aussi avisée que belle. Peu lui importait que son homme soit incapable de distinguer un bol d'un rince-doigts. Une épouse digne de ce nom pouvait toujours lui apprendre la différence. L'important, c'était qu'il ait les moyens d'acheter de la vaisselle. Or Clive Hollowell avait de quoi lui offrir tous les services en porcelaine du monde.

Après le mariage, Joanna May s'était installée dans la grande maison du JH Ranch. Il ne lui restait plus qu'à fonder une famille. Hélas, au bout de quinze années de tentatives infructueuses, y compris des fécondations in vitro, elle n'était toujours pas mère. Résignée à ne jamais avoir d'enfants, Joanna May s'était jetée à corps perdu dans le bénévolat. Aux yeux de tous, c'était une sainte. Puis, à l'âge de quarante ans, elle avait eu un

bébé miracle. L'enfant était né un mois avant terme car, selon les mots de sa mère, « Sadie brûlait d'impatience de sortir pour régenter son monde ».

Johanna May céda à tous les caprices de sa fille unique. À six mois, elle participait à son premier concours de beauté. Pendant cinq ans, elle collectionna écharpes et couronnes de mini-Miss. Hélas, l'enfant tournoyait un peu trop vite, chantait trop fort et avait la fâcheuse tendance à tomber de l'estrade, de sorte qu'elle ne réalisa jamais le rêve de sa mère, qui rêvait de la voir remporter le titre suprême. À l'âge de quarante-cinq ans, Johanna May avait succombé à une crise cardiaque. Les concours de reine de beauté avaient cessé dès que Clive avait pris en main l'éducation de sa fille. Il était plus à l'aise dans les champs et au milieu de ses troupeaux qu'au pied d'une estrade.

Il avait tout mis en œuvre pour faire de Sadie une jeune fille bien sous tous rapports. Il l'avait inscrite à l'école de maintien de Mme Naomi pour qu'elle apprenne ce qu'il n'avait pas le temps ou la possibilité de lui enseigner. Hélas, une école ne pouvait remplacer la présence d'une maman à la maison. Tandis que les autres élèves rentraient chez elles et mettaient en pratique leurs leçons de savoir-vivre, Sadie jetait sa jupe plissée aux orties et se déchaînait. Grâce à cette bonne éducation, elle savait danser la valse, dresser une table, converser avec des notables, mais elle était aussi capable de jurer comme un charretier, voire cracher tel un cow-boy.

Peu après son diplôme de fin d'études à Lovett High, elle avait quitté le ranch, son père et ses tenues chics pour étudier dans une université de prestige en Californie. Depuis, ses visites étaient rares. Elle ne voyait plus son pauvre papa et, à en croire la rumeur, n'était toujours pas mariée. C'était bien triste et totalement incompréhensible. Ce n'était pourtant pas sorcier de

mettre le grappin sur un homme, tout de même, non ? Même Sarah Louise Baynard-Conseco qui, pour son grand malheur, avait hérité de la carrure de son père, avait réussi à trouver un mari. Certes, elle l'avait rencontré sur détenus.com... M. Conseco résidait pour l'heure à deux mille kilomètres de là, à la prison de Saint-Quentin. Totalement convaincue de son innocence, Sarah Louise espérait fonder un foyer dès sa libération sur parole, dans dix ans, dans le meilleur des cas.

L'espoir fait vivre...

Dans une petite ville de province, le choix des prétendants était parfois limité. C'était l'une des raisons qui incitaient les jeunes filles à poursuivre leurs études loin de chez elles. Sur les bancs des amphithéâtres, les étudiantes ne cherchaient pas uniquement à se cultiver, même si un bon bagage intellectuel avait son importance. Savoir calculer la valeur de l'argenterie de l'arrière-grand-mère était une chose, mais la priorité numéro un d'une célibataire était de mettre la main sur un mari potentiel.

À vingt ans, Tally Lynn Cooper, une cousine de Sadie du côté de sa mère, avait trouvé chaussure à son pied. Elle avait rencontré son promis à l'université de Texas A&M et devait convoler quelques jours plus tard. Sa mère tenait à ce que Sadie soit sa demoiselle d'honneur, ce qui, avec le recul, était une grossière erreur. Plus que le choix de la robe de la mariée, la taille de son diamant, ou l'espoir que l'oncle Frasier se tienne bien, une question brûlait toutes les lèvres : Sadie avait-elle enfin réussi à mettre le grappin sur un homme ? Car ce n'était pas la mer à boire, même pour une fille fantasque aux cheveux plats !

Sadie baissa légèrement la vitre de sa Saab. Aussitôt, de l'air chaud s'engouffra dans l'habitacle. La jeune femme appuya de nouveau sur le bouton. La brise fit alors voler ses cheveux blonds et raides sur son visage.

— Vérifiez le dossier Scottsdale, dit-elle à son assistante grâce au kit mains libres de son téléphone portable. Le trois-pièces de San Salvador.

Pendant que Renee s'exécutait, Sadie regarda défiler les vastes étendues du Texas.

— L'appartement est mis en vente ?

Parfois, les vendeurs attendaient quelques jours avant de mettre un bien sur le marché dans l'espoir de faire monter son prix.

— Oui, déclara Renee.

— Tant mieux, soupira Sadie, soulagée.

Vu l'état actuel du marché, chaque transaction comptait. Même la commission la plus modeste était bonne à prendre.

— Bon, je vous appelle demain, reprit-elle avant de conclure sa conversation.

Dehors, elle aperçut les éoliennes, au loin, dont les pales tournaient lentement sous le vent chaud. Des souvenirs, des images de son enfance ressurgirent. Elle fut submergée par une vague d'émotions contradictoires qui sommeillaient en elle jusqu'à ce qu'elle franchisse la frontière du Texas. Ce retour en arrière lui inspirait un mélange d'amour et de nostalgie, de déception et de regrets, d'occasions manquées...

Plongée dans ses premiers souvenirs, elle revit sa mère qui la préparait pour un concours de mini-Miss. Les images étaient floues, désormais : les robes de princesse, les rubans, tout cela était si loin... les sensations, elles, n'avaient pas disparu. Sadie se rappelait la joie, l'impatience, la main réconfortante de sa mère, mais aussi l'angoisse, la peur, le désir de bien faire, d'être à la

hauteur, sans vraiment y parvenir... Elle se souvint de la déception que sa mère tentait de dissimuler, en vain, chaque fois que sa fille remportait le prix de la plus belle photo avec un animal de compagnie, ou de la plus belle robe, sans jamais décrocher la couronne. À chaque concours, Sadie s'appliquait davantage : elle chantait plus fort, se déhanchait, ajoutait un pas à son numéro de danse. Plus elle redoublait d'efforts, plus elle était à côté de la plaque, plus elle chantait faux ou se trompait... Son professeur avait beau lui ordonner de s'en tenir à sa chorégraphie, l'enfant n'en faisait qu'à sa tête. Elle avait toujours du mal à obéir aux ordres.

Des funérailles de sa mère, elle ne gardait qu'un souvenir fugace : l'orgue dont les notes résonnaient dans l'église, les bancs de bois, la réception au ranch, le parfum de lavande de ses tantes. « Pauvre petite puce », disaient-elles en se gavant de petits-fours, « La voilà orpheline. Que va-t-elle devenir, la malheureuse ? » Or Sadie n'était ni une petite puce ni une orpheline.

Ses souvenirs de son père étaient plus précis, plus vivaces. Elle voyait son profil acéré contre le ciel bleu infini, ses grosses mains qui l'aidaient à monter en selle, puis elle partait au galop en s'efforçant de le rattraper. Elle sentait sa paume sur sa joue, sa caresse dans ses cheveux, tandis qu'elle observait le cercueil blanc de sa mère. Elle entendait encore ses pas, dans le couloir, tandis qu'elle pleurait en attendant de trouver le sommeil.

Avec lui, Sadie avait toujours eu des rapports difficiles, complexes. De cette guerre psychologique, elle était toujours sortie perdante. Plus elle exprimait ses émotions, plus son père la repoussait, jusqu'à ce qu'elle abandonne la partie.

Pendant des années, elle avait essayé d'être à la hauteur des attentes des autres, que ce soit sa mère, son père, les habitants d'une bourgade qui voulaient qu'elle

soit une gentille fille, une reine de beauté, quelqu'un dont ils seraient fiers, comme de sa mère, ou qu'ils estimeraient, comme son père. Hélas, dès l'adolescence, elle s'était lassée de jouer ce rôle. Elle avait posé son fardeau pour redevenir elle-même. Avec le recul, elle admettait volontiers qu'elle avait parfois poussé le bouchon un peu loin, souvent de façon délibérée, à l'instar de ses cheveux roses et ses lèvres noires, par exemple. Elle ne suivait aucune mode, ne se cherchait pas un style. Elle voulait tout simplement attirer l'attention de la seule personne au monde qui la regardait, le soir, à table, sans avoir l'air de remarquer sa présence.

Les cheveux colorés n'avaient pas fonctionné, pas plus que les voyous qu'elle avait fréquentés. Son père persistait à l'ignorer.

Cela faisait quinze ans qu'elle avait quitté Lovett, sa ville natale. Elle n'était revenue que pour quelques Noël par ci par là, quelques repas de Thanksgiving, et les funérailles de sa tante Ginger, cinq ans plus tôt.

Sadie abaissa complètement sa vitre. Submergée par un sentiment de culpabilité, elle savoura la caresse de la brise dans ses cheveux en pensant à sa dernière entrevue avec son père, qui remontait à trois ans. Elle vivait alors à Denver où il était venu assister à une vente de bétail.

Elle avait l'impression d'avoir vu son père plus récemment, mais elle ne pouvait se tromper car elle était partie pour Phoenix peu après cette visite.

Certains la jugeaient instable. En quinze ans, elle avait vécu dans sept villes différentes. Si elle ne restait pas longtemps au même endroit, c'était parce qu'elle essayait de planter ses racines dans un sol trop dur, affirmait son père. Ce qu'il ignorait, c'était qu'elle n'avait jamais cherché à s'ancrer nulle part. Ne pas avoir de racines lui plaisait, car elle était libre de s'en aller au gré de ses envies. Son dernier métier le lui

permettait. Pendant plusieurs années, elle avait erré d'une université à une autre sans décrocher le moindre diplôme. Puis elle s'était retrouvée dans l'immobilier un peu par hasard. Désormais, elle travaillait dans trois États et adorait vendre des maisons et des appartements, même si les organismes de crédit la rendaient parfois à moitié folle.

Au bord de la route, elle lut un panneau indiquant la distance qu'il lui restait à parcourir jusqu'à Lovett. Ce retour l'angoissait un peu, au point qu'elle avait presque envie de repartir avant même d'être arrivée. Pas à cause de son père : elle avait accepté la distance qui existait entre eux depuis plusieurs années. Clive Hollowell ne serait jamais le gentil papa dont elle avait besoin et elle n'était pas le fils dont il avait toujours rêvé.

La bourgade elle-même ne l'impressionnait guère. Pourtant, la dernière fois qu'elle était venue, elle s'était sentie méprisée au bout de dix minutes. Elle s'était arrêtée pour faire le plein et acheter un soda à la station-service. Derrière son comptoir, la patronne, Luraleen Jinks, avait observé son annulaire gauche dépourvu d'alliance.

— Toujours pas mariée, mon petit ? avait-elle demandé, d'un air horrifié.

— Pas encore, madame Jinks.

Aussi loin qu'elle s'en souvenait, la vieille dame avait toujours tenu la station-service. L'abus de tabac et d'alcool bon marché avait tanné sa peau ridée.

— Tu trouveras quelqu'un, va ! Il n'est pas trop tard.

Ce qui signifiait qu'elle devait se dépêcher de dégotter un mari.

— J'ai vingt-huit ans.

Elle était jeune ! Et ne s'était pas encore posée dans la vie. Luraleen lui avait alors tapoté la main avec bienveillance.

— Eh bien, je te souhaite bonne chance...

Cette fois, Sadie y voyait plus clair. Elle était plus sereine. Jusqu'à ce jour où, trois mois plus tôt, elle avait reçu un appel de sa tante Bess, une sœur de sa mère, l'informant qu'elle devait assister au mariage de sa cousine Tally Lynn. L'invitation était si soudaine qu'elle s'était demandé si elle ne servait pas de bouche-trou à la suite d'une défection. Elle ne connaissait même pas Tally Lynn ! Néanmoins, elle faisait partie de sa famille et Sadie avait beau faire comme si elle n'avait pas de racines, elle ne pouvait décliner l'invitation, même si elle n'avait pas la moindre envie d'assister au mariage de sa cousine Tally Lynn. Puis elle avait reçu une robe de demoiselle d'honneur rose bonbon pour un essayage, un modèle bustier très cintré, qui dénudait les épaules, avec des fronces en taffetas à la taille. Cette robe aurait pu convenir à une jeune fille de dix-huit ans allant à son bal de promo, or le lycée n'était qu'un lointain souvenir pour Sadie. À trente-trois ans, elle se sentait totalement ridicule, ainsi affublée.

Elle n'avait toujours été que la demoiselle d'honneur, jamais la mariée. Voilà l'image que les autres avaient d'elle, que ce soit dans sa famille ou en ville. Ils avaient pitié d'elle, et elle détestait cela. À quoi bon se formaliser de la sorte ? Si seulement elle avait pu venir accompagnée d'un petit ami... Elle avait même pensé à louer les services d'un escort boy, le plus bel étalon qu'elle aurait trouvé, uniquement pour faire taire les mauvaises langues, histoire de ne pas avoir à entendre les murmures, voir les regards de biais ou expliquer son célibat. Hélas, il n'était pas évident de louer un cavalier d'un jour et de le transporter d'un État à un autre. Sadie n'avait pourtant aucun scrupule. Après tout, les hommes s'offraient sans remords les faveurs d'une femme, non ?

À quinze kilomètres de Lovett, une girouette et un morceau de vieille clôture rompirent enfin la monotonie du

paysage. Des fils barbelés partaient en direction du ranch des Hollowell. Rien n'avait changé, à part la présence incongrue d'une fourgonnette noire garée au bord de la route. Un homme était appuyé contre une aile arrière du véhicule. Ses vêtements sombres se fondaient dans la carrosserie et son visage était dissimulé par une casquette de base-ball.

Sadie ralentit pour s'engager sur la route de terre menant au ranch paternel. Sans doute devrait-elle s'arrêter pour demander à cet automobiliste s'il avait besoin d'aide. Il avait levé son capot. Mais elle était seule, sur une autoroute déserte, et cet inconnu était impressionnant.

Il s'écarta légèrement de sa voiture. Son T-shirt mouillait son torse et ses biceps. Quelqu'un d'autre finirait par s'arrêter... au bout d'un certain temps.

Elle tourna donc et franchit la grille de la propriété. Ce type pouvait aussi gagner la ville à pied. Lovett ne se trouvait qu'à quinze kilomètres. Dans son rétroviseur, elle le vit la suivre des yeux, les mains sur les hanches.

— Bon, d'accord... maugréa-t-elle en freinant soudain.

À peine était-elle de retour au Texas que son âme charitable reprenait le dessus. En cette fin de journée, les employés de son père étaient déjà rentrés chez eux. La prochaine voiture ne passerait peut-être pas avant des heures...

Mais... Tout le monde a bien un portable, non ? Sans doute avait-il déjà appelé quelqu'un. Elle le vit lever un bras. Et s'il n'avait pas de réseau... Elle verrouilla les portières et fit une marche arrière. Dans le soleil couchant, elle recula vers l'inconnu.

Il s'approcha dans la lumière dorée. Il était de ces hommes qui mettent Sadie mal à l'aise, de ces grosses brutes qui portent une veste en cuir et boivent de la bière avant d'écraser leurs canettes vides sur leur front.

Elle s'en méfiait comme des gâteaux au chocolat : ils n'étaient pas bons pour sa santé.

Arrivée à sa hauteur, la jeune femme abaissa sa vitre de moitié et leva les yeux vers le naufragé. D'emblée, elle remarqua son torse musclé que moulait son T-shirt, ses larges épaules, son cou puissant. Une barbe de trois jours soulignait sa mâchoire volontaire.

— Vous avez des ennuis ?

— Oui, répondit-il d'une voix grave et mélodieuse.

— Vous êtes là depuis combien de temps ?

— Environ une heure.

— Vous êtes en panne d'essence ?

— Non, dit-il, visiblement agacé qu'elle le croie capable de tomber en panne sèche. C'est soit l'alternateur, soit un problème de courroie.

— Ou alors de pompe d'alimentation.

— Le carburant passe, assura-t-il avec un sourire, mais il n'y a plus de jus, apparemment.

— Vous alliez où ?

— À Lovett.

Sadie s'en doutait un peu. Cette route ne menait nulle part ailleurs.

— Je vais vous appeler une dépanneuse.

— Merci, ce serait sympa, répondit-il en scrutant les alentours.

Sadie chercha le numéro du garage de B.J. Henderson. Elle était allée à l'école avec son fils, B.J. junior, que l'on surnommait Boner. Aux dernières nouvelles, il travaillait chez son père. En entendant la boîte vocale, elle consulta l'horloge de son tableau de bord. 18 h 05. Elle coupa la communication sans prendre la peine d'appeler un autre garage. À cette heure-là, tous les mécaniciens du coin étaient rentrés chez eux ou accoudés à un bar.

Hésitante, elle observa l'inconnu à la dérobée. Deux possibilités s'offraient à elle. Soit elle conduisait cet homme au ranch où elle demanderait à un employé de

le conduire en ville, soit elle l'y emmenait elle-même. Elle n'était qu'à dix minutes de chez elle par le chemin de terre, alors qu'il lui en faudrait une bonne vingtaine pour gagner Lovett.

Elle scruta son profil dans l'ombre. Mieux valait que cet inconnu ne sache pas où elle vivait.

— J'ai un pistolet électrique, affirma-t-elle en guise de mise en garde.

C'était un mensonge, mais elle avait toujours voulu en posséder un.

— Pardon ? fit-il en la dévisageant.

— J'ai un pistolet électrique et j'ai suivi une formation pour m'en servir.

En le voyant reculer d'un pas, elle sourit.

— Je suis capable de tuer, poursuivit-elle.

— Un pistolet électrique n'est pas une arme mortelle.

— Et si je le règle à pleine puissance ?

— Il ne tuerait personne, sauf en cas de maladie cardiaque, par exemple.

— Comment savez-vous tout cela ?

— J'ai travaillé dans la sécurité.

Ah...

— Quoi qu'il en soit, je pourrais vous faire très mal si le besoin s'en faisait sentir.

— Vous ne risquez rien. J'ai juste besoin qu'on me conduise en ville.

— Tous les garages du coin sont fermés, dit-elle en posant son téléphone sur son support. Je veux bien vous déposer à Lovett, mais vous devrez d'abord me montrer vos papiers.

Il esquaissa un rictus d'agacement, puis sortit un portefeuille de la poche arrière de son jean. Pour la première fois, le regard de la jeune femme s'attarda sur ses hanches, sa taille mince...

Sans un mot, il lui tendit son permis de conduire.

Si elle n'avait pas été à l'abri dans sa voiture, Sadie n'aurait jamais osé le scruter sans vergogne.

— Parfait, déclara-t-elle en composant un numéro de téléphone. Renee, c'est encore Sadie. Vous avez de quoi écrire ?

En attendant, elle leva les yeux vers l'imposant inconnu.

— Je vais conduire un automobiliste en panne à Lovett, expliqua-t-elle. Notez.

Elle lui dicta le numéro du permis de conduire et ajouta :

— Vincent James Haven, 4389 North Central Avenue, Kent, dans l'État de Washington, cheveux châtains, yeux verts, 1,85 mètre, 90 kilos. C'est bon ? Très bien. Si vous n'avez pas de mes nouvelles dans une heure, appelez le bureau du shérif du comté de Potter. Dites-leur que j'ai été enlevée et que vous craignez pour ma vie. Transmettez-leur ces informations.

Elle coupa la communication et rendit son document à l'automobiliste.

— Montez. (Elle l'observa de plus près.) Et ne m'obligez pas à utiliser mon arme.

— Promis, répondit-il d'un air narquois, en rangeant son permis de conduire. Je vais chercher mon sac.

Elle le regarda glisser son portefeuille dans sa poche arrière. Un torse musclé, des fesses pommelées, un beau visage... S'il y avait une chose qu'elle savait sur les hommes, c'était qu'il en existait plusieurs types : gendre idéal, type bien, charmeur, obsédé sexuel... Les seuls véritables gentlemen étaient les binoclards qui se montraient galants dans l'espoir de coucher avec une fille. Ce type sortant son sac du coffre de sa voiture était bien trop beau pour se classer dans cette catégorie. Sans doute était-il un mélange de plusieurs profils.

Il jeta un sac militaire kaki sur le siège arrière, puis monta à l'avant, déclenchant l'alarme de la ceinture de sécurité. Il emplissait l'espace de sa carrure.

Sadie fit demi-tour pour reprendre l'autoroute.

— Alors, Vincent, vous êtes déjà venu à Lovett ?

— Non.

— Vous allez adorer, dit-elle en chaussant ses lunettes de soleil. Bouclez votre ceinture, s'il vous plaît.

— Sinon, vous sortez votre pistolet électrique ?

— C'est possible. Surtout si cette alarme continue de me taper sur les nerfs. Je vous préviens, je roule depuis ce matin, alors je commence à fatiguer.

Il boucla sa ceinture en ricanant.

— Vous alliez à Lovett, vous aussi ?

— Hélas, oui, répondit-elle en l'observant du coin de l'œil. Je suis née et j'ai grandi ici, mais je m'en suis enfuie dès que j'ai eu dix-huit ans.

Il redressa sa casquette et se tourna vers elle. Son permis de conduire ne mentait pas : il avait bien les yeux verts, d'un ton clair un peu mystérieux, très troublant.

— Qu'est-ce qui vous ramène ici ?

— Un mariage.

Il était de ces hommes qui donnent envie à une fille de se maquiller davantage et de se tortiller les cheveux.

— C'est ma cousine qui se marie, précisa-t-elle. Elle est plus jeune que moi. Je suis sa demoiselle d'honneur.

Les autres invitées seraient sans doute plus jeunes qu'elle, également, et elles viendraient accompagnées... Une fois de plus, elle serait la seule célibataire. La vieille fille de service, en quelque sorte. Ils croisèrent un panneau proclamant : « Bienvenue à Lovett ». Il avait été repeint.

— Cette perspective n'a pas l'air de vous réjouir...

Elle devait être partie du Texas depuis bien longtemps si ses sentiments négatifs se voyaient à ce point. Sa mère lui disait toujours qu'une fille pouvait avoir des idées noires, mais qu'elle ne devait jamais les montrer.

— La robe est prévue pour une jeunette. Elle est rose bonbon, confia-t-elle en regardant au loin. Et vous, qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Pardon ?

— Qu'est-ce qui vous amène à Lovett ?

— La famille...

— Ah bon ? De qui s'agit-il ?

— Personne, maugréa-t-il en désignant la station-service, au bord de la route. Vous pouvez me déposer là.

Elle s'engagea sur le parking.

— Une petite amie ? Une femme ?

— Ni l'une ni l'autre (Il observa la boutique de la station-service.) Vous devriez appeler votre amie Renee pour lui annoncer que vous êtes saine et sauve.

Elle se gara à côté d'un pick-up blanc et prit son téléphone.

— Vous ne tenez pas à voir le shérif frapper à votre porte ?

— Pas pour mon premier soir, dit-il en ouvrant sa portière.

Un parfum de pop-corn parvint aux narines de Sadie tandis qu'elle composait le numéro de Renee.

— Je ne suis pas morte, annonça-t-elle à son assistante en relevant ses lunettes de soleil sur sa tête. À lundi, au bureau !

Vince prit son sac sur le siège arrière et le posa à terre. Les mains sur le toit de la voiture, il se pencha vers la conductrice.

— Merci, c'est gentil de m'avoir amené. Si je peux faire quelque chose pour vous, n'hésitez pas, surtout !

C'était le genre de phrase que l'on prononçait sans y croire, au même titre que « Comment ça va ? ». Sadie plongea dans son regard d'émeraude. Le moment était venu pour elle de se montrer à la hauteur de sa réputation de déjantée :

— Eh bien, il se trouve que oui...



Vince Haven redressa sa casquette et regarda la Saab quitter le parking. En temps normal, il ne rechignait pas à rendre service à une superbe créature, d'autant plus qu'elle lui avait évité de parcourir quinze kilomètres à pied. Une promenade de santé, par rapport aux parcours du combattant qu'il effectuait dans les montagnes afghanes, avec trente kilos de paquetage sur le dos et suffisamment de munitions pour faire sauter tout un village. Naguère, il aurait marché avec une carabine M4 sur la poitrine, un Sig à la hanche et un pistolet saigné sur la cuisse...

Il ramassa son sac. Il avait refusé de dépanner Sadie en prétextant ne pas posséder de costume, ce qui était vrai. Toutefois, ce n'était pas la véritable raison de son refus. Sadie n'était pas son genre. Certes, c'était une jolie blonde, plus que jolie, même, mais il préférait les filles dociles, d'humeur égale, pas trop farouches. Peu lui importait qu'elles soient brunes ou rousses. Les filles faciles n'exigeaient rien de lui, elles ne lui demandaient pas de s'endimancher pour aller à une réception de mariage où il ne connaissait personne, elles ne lui prenaient pas la tête avec leur mièvrerie sentimentale, elles n'exigeaient aucun engagement au-delà des

rapports physiques. Elles ne recherchaient pas une relation stable et n'attendaient pas de lui toutes ces choses qu'il était incapable de donner à une femme. Par chance, il existait un tas de filles légères qui appréciaient cette liberté autant que lui.

Cette attitude était révélatrice de sa personnalité. Sans doute refuserait-il certains aspects de lui-même... Heureusement, il n'accordait guère d'importance à son image.

D'un pas nonchalant, il se dirigea vers la boutique de la station-service. La jeune femme qui l'avait amené était loin d'être une imbécile. Sinon, elle n'aurait pas indiqué son identité à une amie avant de le laisser monter dans sa voiture. Cette précaution l'avait impressionné, de même que cette histoire de pistolet électrique. Était-elle une fille facile ? Parfois, les plus intelligentes étaient aussi faciles que les idiots... Il en doutait, en l'occurrence. Son jean et son sweat-shirt à capuche ne permettaient pas de voir si son corps était aussi harmonieux que son visage. Quelle importance ? Les femmes telles que Sadie recherchaient toujours une relation à long terme, même quand elles prétendaient le contraire, et Vince n'était pas capable de s'engager plus d'une nuit ou deux, voire un peu plus si sa partenaire était une amante exceptionnelle.

Dès qu'il eut franchi le seuil de la boutique, une odeur familière de pop-corn, de hot-dog et de détergent lui envahit les narines. Au comptoir, un cow-boy faisait le plein de bières et de chips tout en bavardant avec une vieille dame au chignon grisonnant. Le T-shirt « Vive le Texas » que portait celle-ci était glissé sous la ceinture de son pantalon qu'elle attachait très haut. Avec ses longues boucles d'oreilles, elle lui rappelait un peu un sharpei.

— Salut, tante Luraleen !

— Vince !

La sœur de sa mère leva les yeux de son tiroir-caisse.

— Tu es superbe ! s'exclama-t-elle.

Ses yeux bleus se mirent à pétiller tandis qu'elle se jetait à son cou. Il posa son sac à ses pieds pour accepter cette affection débordante qu'il n'avait jamais vraiment comprise. Sa famille maternelle était exubérante de nature. Hélas, ni lui ni sa sœur n'avaient hérité du gène des effusions. Mal à l'aise, il tapota le dos de la vieille dame.

Elle le dévisagea de plus près. Vince ne l'avait pas vue depuis plusieurs années, mais elle n'avait pas changé.

— Tu es toujours aussi grand que le Texas ! déclara-t-elle de sa voix éraillée qui effrayait Vince quand il était enfant.

La longévité de sa tante tenait plus à son caractère entêté qu'à une vie saine et rangée. De ce point de vue, Vince était le digne héritier des siens.

— Et beau comme un dieu, avec ça ! ajouta-t-elle.

— Merci, répondit-il avec un sourire. J'ai hérité ça de mes ancêtres du Sud...

C'était faux, car ils étaient tous roux au teint pâle, à l'image d'Autumn, sa sœur. De sa mère, Vince tenait ses yeux verts et une tendance à la vie de nomade. Quant à ses cheveux noirs, ils lui venaient de son père, de même que son goût pour les jolies filles.

— Penche-toi donc que je t'embrasse ! reprit la vieille dame.

Autrefois, cette phrase le faisait fuir. À trente-six ans, l'ancien membre des SEAL, les forces spéciales de la marine américaine, avait enduré bien pire que l'haleine de fumeuse de sa tante. Il lui tendit donc la joue.

— Salut, Luraleen ! lança le cow-boy en quittant la boutique.

— À demain soir, Alvin !

Le client s'empourpra et quitta les lieux sans demander son reste.

— Il en pince pour toi, non ?

— Bien sûr, fit Luraleen, dont les pas grincèrent sur le linoléum, tandis qu'elle regagnait son comptoir. Je suis une femme seule, j'ai des besoins et des projets...

Elle avait également près de soixante-dix ans, c'est-à-dire au moins vingt de plus que le cow-boy, et une bronchite chronique.

— Tante Luraleen, tu es une vraie cougar ! s'exclama Vince en riant.

Qui aurait pu s'en douter ? Certains hommes avaient décidément des goûts bizarres. La sœur de Vince ne voyait en lui qu'un dragueur invétéré, mais il avait ses critères. Une vieille dame souffreteuse n'était pas son idéal féminin.

— Tu as faim ? lui demanda-t-elle avec un rire gras. J'ai des saucisses à chauffer. Mes hot-dogs pimentés ont un succès fou auprès de la clientèle.

Vince n'avait rien avalé de la journée. Il avait l'estomac dans les talons.

— J'ai aussi des saucisses normales, si tu veux, avec un peu de sauce au fromage, de la moutarde et du ketchup.

— Je goûterais bien un hot-dog pimenté, répondit-il, un peu méfiant.

— Comme tu voudras. Va te chercher une bière, dit-elle en désignant les réfrigérateurs. Prends-en une pour moi, pendant que tu y es. Je te rejoins dans l'arrière-boutique.

Si la mère de Vince était une femme très pieuse, sa sœur avait toujours préféré l'alcool à la prière. Dans la vitrine réfrigérée, Vince prit deux bières blondes. Il n'en avait pas bu de cette marque depuis sa visite à San Antonio, chez la mère de Wilson. Pete Bridger Wilson avait fait ses études avec Vince. C'était l'un des garçons les plus brillants qu'il ait connus, un fier Texan, un bon coéquipier, un camarade de combat, un homme